INFLUENCE DU THÉATRE

N° 21.

SUR

LA SANTÉ PUBLIQUE;

THÈSE

Présentée et soutenue à la Faculté de Médecine de Paris, le 25 janvier 1834, pour obtenir le grade de Docteur en médecine;

PAR H. BONNAÎRE, de Saint-Mihiel,

Département de la Meuse.



A PARIS,
DE L'IMPRIMERIE DE DIDOT LE JEUNE,
IMPRIMEUR DE LA FACULTÉ DE MÉDECINE,
rue des Maçons-Sorbonne, n° 13.

1834.

FACULTE DE MEDECINE DE PARIS.

Professeurs.

M. ORFILA, Doyen.	MM.
Anatomie	CRUVEILHIER, Examinateur.
Physiologie	BÉRARD, Examinateur.
Chimie médicale	ORFILA.
Physique médicale	PELLETAN.
Histoire naturelle médicale	RICHARD.
Pharmacologie	DEYEUX, Suppléant.
Hygiène	DES GENETTES, Examinateur.
Pathologie chirurgicale	MARJOLIN. GERDY.
Pathologie médicale	DUMÉRIL. ANDRAL.
Pathologie et thérapeutique médicales	BROUSSAIS.
Opérations et appareils	RICHERAND.
Thérapeutique et matière médicale	ALIBERT.
Médecine légale	ADELON.
Accouchemens, maladies des femmes en couches et des enfans nouveau-nés	MOREAU.
Clinique médicale	FOUQUIER. BOUILLAUD, Président. CHOMEL. ROSTAN.
Clinique chirurgicale	JULES CLOQUET. DUPUYTREN. ROUX.
Clinique d'accouchemens	....

Professeurs honoraires.

MM. DE JUSSIEU, LALLEMENT, DUBOIS.

Agrégés en exercice.

MM.

Bayle.
Bérard (Auguste).
Blandin, Suppléant.
Boyer (Philippe).
Briquet.
Brongniart.
Broussais (Casimir).
Cottereau.
Dalmas.
Dubled.
Guérard.

MM.

Hatin.
Hourmann.
Jobert, Examinateur.
Laugier, Examinateur.
Lesueur.
Martin-Solon.
Piorry.
Requin.
Sanson (aîné).
Sanson (Alphonse).
Royer-Collard.
Trousseau.

Par délibération du 9 décembre 1798, l'École a arrêté que les opinions émises dans les dissertations qui lui seront présentées doivent être considérées comme propres à leurs auteurs et qu'elle n'entend leur donner aucune approbation ni improbation.

MEIS!!!

HOMMAGE

A l'homme modeste et vertueux dont les bienfaits laisseront toujours en arrière ma reconnaissance.

H. BONNAÎRE.

INFLUENCE DU THÉATRE

SUR

LA SANTÉ PUBLIQUE.

AVANT-PROPOS.

L'ART médical s'est placé, dans ces derniers temps, au point le plus élevé. Secondé par la physique et la chimie, il a grandi avec elles, comme par enchantement, et, brisant les chaînes rouillées des vieux préjugés pour marcher à la recherche de la vérité, l'anatomie pathologique a guidé ses pas, et l'a conduit à occuper un rang distingué parmi les sciences positives. S'il est encore des ténèbres impénétrables à la lumière du génie de l'homme, c'est que le doigt de Dieu est partout, et qu'il a posé une borne imprescriptible sur laquelle est écrit en caractères divins : *Mortel, tu n'iras pas plus loin !*

Cependant, que de mystères éclaircis, de voiles déchirés et de grandes vérités proclamées ! quel homme eût jamais osé espérer lire à travers les enveloppes solides du corps humain, comme à travers la lame transparente d'une glace? et voilà qu'aujourd'hui, appliquée sur la poitrine, l'oreille fait voir à l'œil les désordres qui troublent les fonc-

tions des organes respiratoires, indique les phénomènes qui se manifestent, les caractérise, les distingue, les classe et ne les confond jamais.

Chose admirable, le cœur a sa voix et son langage! en santé, sa parole est calme, régulière, et annonce la normalité de ses fonctions. Est-il malade? d'une voix lente ou précipitée, sourde ou sonore, continue ou entrecoupée, il va dire, avec une multitude variée d'expressions, quelle est la nature de son mal, son siége, son étendue et sa gravité.

Ne semblerait-il pas qu'après de si miraculeuses découvertes, l'art médical n'eût plus rien à demander aux génies qui venaient de l'enrichir, et que la borne infranchissable fût posée?

Eh bien non! les obstacles insurmontables jusqu'alors ont été vaincus, les limites de la science reculées au loin, et le médecin, s'adressant au cerveau du malade avec autant d'assurance que s'il parlait à son cœur ou à ses poumons, l'interroge avec méthode, recueille ses réponses et le juge avec certitude.

Patience donc, jeunes gens, patience, l'avenir est à nous! Déjà, nous avons pénétré dans le sanctuaire impénétrable où commande l'intelligence; pourquoi nous serait-il défendu d'espérer que des régions encore cachées, seront accessibles aux lumières de l'observation? L'œil fixé sur le grand corps de la société humaine, étudions chacun de ses maux, et si l'attention nous en fait découvrir d'inconnus, détournons la main qui les cache, et, malgré la colère, les pleurs ou les prières, faisons notre devoir et montrons-les au grand jour pour y porter remède. Quand un homme d'honneur accomplit une œuvre de conscience, rien ne peut l'arrêter; une pensée du Ciel descendue dans son esprit stimule ses actions, et bientôt sa mission est remplie. Voilà pourquoi nous osons aujourd'hui faire entendre notre faible voix contre les spectacles qui altèrent la santé publique et donnent naissance à des maladies aussi nouvelles que funestes.

Cependant notre langage ne sera pas toujours accusateur; le sentiment de justice qui l'inspire repoussant toute espèce de passion, il

saura trouver des éloges et des paroles de reconnaissance quand ils seront mérités. Nous ne venons pas, moraliste hypochondriaque ou médecin pédagogue, censurer à tort et à travers.

Notre intention est seulement d'indiquer quelle influence bienfaisante ou nuisible les spectacles exercent sur la santé. Et pour atteindre ce but, après avoir jeté un coup d'œil général sur le théâtre, nous diviserons les spectacles en trois grandes classes ; puis, examinant chacune d'elles en particulier, nous montrerons son action directe ou indirecte sur la santé publique.

DU THÉATRE.

Aux temps anciens de son origine, le théâtre était une école publique de morale et de vertu, où les grands et les petits allaient chercher de nobles leçons, se former au civisme, à l'amour de la patrie, et exalter dans leurs cœurs les sentimens d'honneur et de gloire. Dépouillé des brillans prestiges dont s'embellit la scène moderne, il attirait la foule, moins par l'appât d'un plaisir frivole et passager que par celui des sentimens élevés qu'il savait inspirer. Alors c'était une institution sublime, dont le peuple connaissait le but et l'utilité. Bientôt le pouvoir s'empara de ce levier puissant, et à son aide souleva les masses et remua les nations. C'est ainsi que la liberté de Rome se vit ébranlée et asservie, et que divers gouvernemens jetèrent les premiers fondemens de leur solidité. Aujourd'hui, après avoir subi, en traversant les âges, une multitude de changemens, le théâtre est arrivé au point de n'offrir presque aucun trait de sa physionomie native.

Là s'agite l'homme avec toutes ses passions, ses vices et ses vertus. La richesse, les beaux-arts, les sciences et l'industrie, ont réuni leurs efforts, et par leur puissance le théâtre est devenu le foyer du plaisir ; le peuple n'y court plus pour apprendre ses devoirs, applaudir la

vertu et flétrir le vice ; mais pour soumettre son âme et ses sens à des émotions aussi nombreuses que variées. Ici, une harmonie bruyante et audacieuse agite ses nerfs, exalte son être entier et le transporte de bonheur ; ou bien, suave et enchanteresse, une douce mélodie de voix et d'instrumens l'environne et l'enivre de volupté. Là, folâtre, moqueur et insouciant, il rit de ses ridicules, s'amuse de ses vices, ou s'initie à des raffinemens de passions qui lui étaient inconnus; trop heureux si l'atmosphère qu'il respire ne contient pas de principes délétères et contagieux! Ailleurs s'ouvre un champ plus vaste à toutes les émotions, à tous les sentimens : tantôt la terreur avec ses frissons glace les sens, tord le cœur, étouffe presque la vie; ou bien c'est la vengeance furieuse et implacable, qui pousse des cris de rage, s'arme de poignard et de poison, et se roule écumante sur les cadavres et dans le sang. C'est la vertu étouffée dans les bras de fer du crime, qui gémit, pleure et demande grâce, succombe ou triomphe. Ballotté par les flots tumultueux de mille passions, le cœur est tour à tour le jouet de chacune d'elles; l'amour le charme par ses voluptés et le déchire par ses tourmens; la crainte le trouble, la colère le gonfle, et la pitié l'agite. On pleure de rage, de bonheur et de joie. Voilà le théâtre!

La scène théâtrale appartient donc à trois genres principaux : 1° le genre lyrique ; 2° le genre comique ; 3° le genre tragique.

1° *Genre lyrique.*

Le spectacle le plus délicieux, celui qui offre à la fois le plus de charmes à nos sens et à notre intelligence, assurément, c'est l'Opéra. Rien n'a été négligé pour en faire le lieu du monde le plus admirable et le plus extraordinaire. L'œil y est agréablement frappé par le luxe de la scène et de la salle, l'éclat brillant d'un océan de lumière qui se précipite de tous côtés en gerbes de feu, et la magie surprenante qui préside aux décorations et au jeu des machines. C'est un palais de fée, dans lequel un seul coup de baguette rassemble en un instant toutes

les beautés et les richesses du monde entier, et réalise à volonté les rêves d'une imagination riante et mobile. Ajoutez à cela l'effet de la représentation, le costume des acteurs et les danses légères des *sylphides* ou des *follets*, hommes et femmes aériens, dont la souplesse, la grâce et les mouvemens harmonieux nous charment tellement, qu'on les croirait produits par de simples formes de corps dépouillées de toute substance matérielle, et saisissables seulement par la vision. Voilà pour les yeux.

Mais pour l'ouïe, l'intelligence, le cœur, le corps, tout l'homme en un mot, voici la musique qui s'en empare, qui le caresse de sa mélodie, le ravit, l'émeut, le passionne, et lui fait suivre toutes les phases de son harmonie.

La musique procure à l'homme les jouissances les plus pures et les plus délicates, comme aussi les plus fortes et les plus voluptueuses. Presque toujours bienfaisante, quelquefois cependant elle laisse à déplorer de funestes effets. Elle pénètre en nous par tous les pores comme un fluide électrique, et aucune partie de l'organisme ne demeure étrangère à son impression, depuis la fibre sensible des nerfs jusqu'à la fibre osseuse et nos plus subtiles émanations.

C'est principalement sur la portion de l'encéphale destinée aux affections, que la musique exerce son empire, et détermine les mêmes effets que les passions auxquelles elle donne naissance. Ses tons majeurs et mineurs, modifiés à l'infini, expriment merveilleusement le langage de tous les sentimens qu'ils savent inspirer à volonté. Les majeurs, dans le chant si patriotique de *la Marseillaise*, enflamment le courage et transporteraient de fureur guerrière les âmes les plus énervées. Dans la magnifique prière qui termine l'opéra de *Mosé*, l'accord du premier ton, si plein de majesté, pénètre d'un respect religieux et inspire l'adoration. Modifiés de plusieurs autres manières, dont mon ignorance en musique ne me permet pas de donner les termes, il est des mouvemens qui conviennent à la piété, à la tendresse ou à l'amour. Les sons vifs et animés invitent à la joie; ceux qui sont lents font naître la mélancolie, peuvent attendrir le cœur et

même arracher des larmes. La tristesse, la pitié et la crainte font ordinairement usage du mode mineur, transformé de mille façons, et dont les modulations variées sont tantôt des soupirs, des sanglots ou des paroles de douleur.

Chaque mesure, comme chaque mode de mélodie, présente des propriétés particulières et jouit d'une grande puissance sur le moral et le physique. Il y a des mesures gaies, des mesures vives et des mesures majestueuses. Le passage de l'une à l'autre agit d'une manière étonnante sur nos sensations, et nous fait rapidement éprouver des émotions différentes : c'est ainsi qu'au plaisir et à la gaîté qu'occasionent les mesures gaies, succèdent tout à coup, sous le pouvoir des mesures majestueuses, le calme et la gravité.

Ce serait ici le lieu de citer tous les prodiges attribués à la musique par les anciens et les auteurs qui ont écrit sur cet art; je pourrais ensuite déduire des conséquences faciles; mais il n'entre pas dans mon but de traiter *des effets de la musique sur la santé de l'homme;* ce travail d'ailleurs a été fait, et il me serait bien impossible de rien dire de neuf. J'espère donc qu'on me saura gré d'être très-court dans l'examen du théâtre lyrique, la musique en formant la partie principale, et les pièces qui s'y jouent se rapportant aux genres comique et tragique dont nous devons plus loin nous occuper; cependant nous dirons quelques mots de l'action de la scène lyrique en général sur nos organes, pour ne pas laisser apercevoir un vide trop grand dans notre ouvrage.

On peut appeler l'Opéra le bazar du plaisir et des jouissances, quoique la vue et l'ouïe paraissent être les seuls sens qu'il s'attache à charmer. Il n'est aucune parcelle de notre corps, qui ne vibre agréablement, sous l'impression délicieuse que nous font ressentir les superbes décorations de la scène et les ravissans concerts des chants et de l'orchestre. Presque toujours, au sortir des représentations de l'Opéra, on éprouve un bien-être indicible, résultant de l'activité survenue dans l'exercice des fonctions animales et intellectuelles. Combien de personnes vont y chercher une digestion facile, qui s'o-

pèrerait péniblement, même à la promenade pittoresque des Boulevards. Le chagrin, l'inquiétude, en général tout ce qui peut affecter vivement, s'évanouit, comme par miracle, à la vue d'un spectacle éblouissant, et aux sons des instrumens mêlés au chant de la voix humaine. Une douce harmonie vient ravir l'esprit et le détourner des pensées tristes et sombres, dont la continuité serait capable d'occasioner une altération dans les organes et de produire des affections souvent dangereuses.

On sait que la circulation, la respiration et la digestion, sont accélérées ou ralenties, suivant la nature du spectacle et de la musique qui l'accompagne. Une symphonie charmante flatte-t-elle notre oreille, un frémissement général nous saisit d'abord, et bientôt une inexprimable volupté s'empare de nos sens; on dirait qu'un fluide impondérable circule dans nos vaisseaux, que nous sommes dégagés de notre enveloppe matérielle, et métamorphosés en êtres aériens tout de sentiment.

Si la musique est bruyante et animée, les yeux brillent d'un plus vif éclat, le visage se colore; on sent battre le pouls, comme en cadence, avec force et régularité; la chaleur est augmentée, et toutes les fonctions ont acquis une activité nouvelle. Mais des sons lents se font-ils entendre avec changement de tons et de mesures, des phénomènes opposés se déclarent; la face se décompose et pâlit, le regard devient triste ou langoureux, la respiration entrecoupée et suspirieuse; le pouls se ralentit, se concentre, et la peau se refroidit en un instant.

Il est facile de concevoir maintenant, combien peuvent être favorables ou nuisibles à la santé les spectacles lyriques. Nul doute qu'ils impriment plus fréquemment dans l'organisme de salutaires modifications, que des effets pernicieux : aussi les a-t-on considérés et mis en usage, comme des agens thérapeutiques dont l'excellence contre les névroses et les affections qui reconnaissent pour cause les impressions morales, a été depuis long-temps constatée.

C'est le remède conseillé aux mélancoliques, aux hypochondria-

ques, aux hystériques, etc.; cependant ces mêmes spectacles, si précieux dans certaines circonstances, se trouvent être, dans d'autres, la source des maladies qu'ils sont appelés à combattre. Il est prouvé par l'observation de plusieurs praticiens, que l'hystérie, l'hypochondrie, les spasmes, les palpitations, les convulsions, l'épilepsie, etc., se déterminent, chez un grand nombre de sujets, sous l'influence de la scène lyrique. La mélancolie et l'hypochondrie, surtout, naissent, suivant la remarque de M. *Falret*, de l'impression d'une musique sombre et mystérieuse, comme celle de certains compositeurs allemands : aussi devons-nous engager les personnes délicates, nerveuses ou disposées à ces maladies, à éviter les opéras où domine le lugubre et le pathétique; mais, à ces exceptions près, nous pouvons déclarer ce genre de spectacle utile à la santé, et nécessaire à certaines constitutions. Il est des personnes nées avec une si grande sensibilité, que les plaisirs de la musique leur sont aussi indispensables que les alimens : bien entendu, nous blâmons l'excès, qui n'est tolérable en rien et nuit toujours.

2° *Genre comique.*

Amuser, instruire et rendre meilleur, certes, c'est là belle et bonne chose; et si la comédie ou le vaudeville avaient toujours pour résultat ce triple bienfait, nos villes seraient peuplées de saints joyeux ou tout au moins de gais et sages philosophes.

Mais la scène comique ne s'est pas maintenue au degré d'élévation où avaient voulu la placer les efforts de quelques hommes de talent. Livré à des auteurs qui ont cru que l'impudence pourrait servir de masque à l'incapacité, le théâtre, abjurant son origine, est devenu une école de licence : la pudeur a été insultée avec effronterie, les bonnes mœurs bafouées, et le vice, avec des airs de bon ton, n'a pas rougi de solliciter des regards d'indulgence, quelquefois même des applaudissemens.

Comment nier que la dissolution des mœurs s'alimente dans nos cités, au milieu des théâtres où se jouent de prétendues comédies,

vaudevilles, comédies-vaudevilles, etc.; et tout ce fatras de pièces bâtardes, aussi intolérables par la faiblesse de conception que dégoûtantes par leur immoralité. C'est là que le jeune homme va recevoir les premières leçons de débauche, et s'habituer à des vices qui corrompent son cœur et ruinent sa santé. La licence, pour ne pas dire le cynisme du langage et des gestes, agacent sa chair, stimulent ses appétits et produisent dans tout son être une exaltation passionnée à laquelle il faut obéir. Poursuivi la nuit et le jour par des images séduisantes et des désirs que sollicitent déjà son âge et sa nature, il s'abandonne à des plaisirs solitaires qui minent son corps et tuent son intelligence. Avant le temps fixé par la nature, il a savouré avec délire toutes les jouissances physiques; ses sens se sont émoussés, sa sensibilité s'est éteinte, il est presque tombé dans un déplorable néant d'existence. Voyez ce visage décoloré, flétri et sans expression; ces yeux abattus, sans feu, sans fierté! Est-ce un homme, cet être faible et efféminé, dont la vie inutile se consume dans l'oisiveté, la mollesse et de voluptueuses débauches? Demandez-lui pourquoi, jeune encore, il porte sur un front pâle et dépouillé les rides de la vieillesse! Pourquoi son âme, sans énergie, est-elle incapable de travail soutenu, de pensées fortes, d'actions grandes et généreuses? S'il répond avec franchise, il vous dira : Flattées et stimulées de bonne heure, mes passions ont grandi vite; bientôt elles m'ont subjugué tout entier, et, après m'avoir conduit des bras du plaisir sur le lit de la douleur, elles me jettent, cadavre glacé, au milieu des vivans, en m'enfonçant dans le cœur le regret du passé, les souffrances du présent et l'appréhension de l'avenir. Le jeune homme qui tiendra ce langage dira vrai; et combien d'autres pourraient fortifier cette espèce de déposition! Il en est peu qui, élevés dans le sein des grandes villes, où la fréquentation des spectacles était leur plus agréable passe-temps, n'accusent les pièces lascives de les avoir livrés à des habitudes secrètes ou à des amours infâmes. Vingt fois n'avons-nous point entendu cet aveu de la bouche de ces malheureux, dont la conscience jette aussi des cris au milieu de leurs cris de souffrance?

Dirai-je, maintenant, l'influence de ce genre de spectacle sur la femme, dont l'organisation physique et morale, plus sensible et plus délicate que celle de l'homme, doit être naturellement plus impressionnable? Les mêmes causes ne doivent-elles pas produire des effets semblables? Déjà vous voyez la jeune fille dont le voile de pudeur a été déchiré, perdre cette innocence qui embellissait tout son être. Sa gaîté folâtre et sa gentille ingénuité ont disparu; triste et rêveuse, son regard est tour à tour languissant ou animé; la vue, la voix d'un homme la trouble; elle rougit, non pas de cette rougeur pudique, fraîche et si belle, dont l'innocence colore un front de vierge, mais de cette rougeur vive et chaude dont la honte masque et brûle le visage d'un coupable. Tourmentée par des désirs sans cesse renaissans, l'ennui la poursuit et la jette dans le dégoût; elle fuit les jeux et les amusemens qui faisaient ses délices, et recherche les ténèbres et la solitude. Malheureuse, comme une fleur délicate se fane et meurt étouffée sous les feux d'un soleil ardent, elle languit et se dessèche sous le vent incendiaire qui souffle sur son cœur! Ses désirs de bonheur, de plaisir et d'amour, si doux et si beaux avec leur naïve candeur, s'animent comme une flamme vive, bouillonnent comme la lave d'un volcan; ils l'agitent, la tourmentent, la dévorent, et, victime infortunée, elle succombe de souffrance et de faiblesse! L'onanisme, ce mal exécrable, ver destructeur et indestructible, flétrit ses attraits, altère sa santé et la conduit douloureusement à une mort prématurée, quand une précoce prostitution ou des amours coupables, ne lui offrent pas la débauche pour planche de salut.

Combien de femmes, même vertueuses, ont éprouvé les premiers symptômes de la nymphomanie, à la suite de ces spectacles dont l'érotisme licencieux est mortel à la pudeur! Des exemples pourraient venir confirmer la vérité de ces assertions; mais le sentiment délicat qui m'empêche de les citer ne portera personne à les réclamer. D'ailleurs est-il donc besoin de prouver le jour qui nous éclaire?

Si, maintenant, je ne craignais pas de donner à mon sujet une extension trop grande, je découvrirais encore bien des plaies; je mon-

trerais le vieillard sur le bord de la tombe, payant par d'horribles souffrances le réveil de ses sens et l'abus de plaisirs dont l'âge et la nature lui défendent l'usage; je montrerais l'époux et l'épouse, instruits à violer la foi des sermens les plus sacrés, rapportant au sein de leur ménage la douleur et la désolation avec les maladies horribles qu'enfanté le libertinage. Mais, renfermé dans des limites que je ne dois pas franchir, j'indique seulement ces maux, et je m'arrête : mon devoir est rempli. En signalant l'onanisme, la débauche et leurs suites funestes, je crois avoir démontré combien sont pernicieux à la santé publique les spectacles immoraux, licencieux et impudiques.

Si la scène comique, au mépris du but de son institution, ne présentait au peuple que des leçons de corruption et de mollesse, principes de mort qui énervent et ruinent les plus solides constitutions, on entendrait bientôt des milliers de voix s'écrier dans les transports d'une vive indignation : justice et vengeance! et les bras qui démolirent les bastilles bouleverseraient de fond en comble les lieux infâmes où dans une coupe d'or on ferait boire du poison. Mais, heureusement, en prenant pied au théâtre, le genre déplorable que nous signalons n'est pas encore parvenu à chasser le véritable vaudeville et la bonne comédie. Il est encore des spectacles où un honnête homme peut rire sans rougir de honte, et conduire son fils et sa fille, sans craindre pour la vertu de leur cœur ou la santé de leur corps. Honneur aux hommes qui savent conserver à la scène sa noblesse et sa précieuse utilité! Chacun de leur ouvrage est un acte de patriotisme, et la nation leur doit estime et reconnaissance; car, en travaillant à ses plaisirs, ils concourent à son bien-être physique et moral.

Rien, en effet, est-il plus salutaire à l'habitant des grandes villes que les spectacles de bon ton, où il trouve un rire franc, de la vraie gaîté et des bonnes mœurs? C'est là que, fatigué des travaux du jour, des tracasseries des affaires et des ennuis de la politique, il va, le soir,

se procurer de bienfaisantes distractions, et se disposer à un sommeil réparateur.

Ici, nous rions des ridicules de nos voisins; là, sans nous en fâcher, nous reconnaissons les nôtres. Ailleurs, nous bafouons les grands, dont le luxe et l'arrogance nous écrasent; nous sifflons leurs femmes légères, coquettes et acariâtres, et nous applaudissons à outrance, avec une joie bruyante, les bons mots qui les piquent au vif, et les vertes satires qui les fustigent sans pitié. Petite vengeance d'amour-propre aussi douce qu'innocente! A chaque vice, chaque défaut, chaque préjugé, on inflige en public son châtiment, et nos bravos ajoutent à la correction que nous recevons sans nous en douter. Quoi de plus plaisant que toutes ces pièces légères ou bluettes dont la gaîté folâtre sait si bien dérider notre front! Hypochondriaques, spléniques, mélancoliques, nostalgiques, convalescens, gens de tracas et d'affaires, vous que l'ennui tourmente, que les soucis fatiguent, ou dont l'ambition trompée remue la bile et trouble les digestions, allez rire de bon cœur! Allez rire, maris infortunés, femmes délaissées, vierges simples et enjouées, et jeunes gens joyeux! et vous aussi, philosophes moroses, savans profonds, poètes nuageux, politiques soucieux ou citoyens indifférens, allez rire: le rire est si bon! C'est une douce rosée sur l'herbe des champs; c'est un vin pétillant et mousseux dans le verre du buveur; c'est une pensée de joie dans l'âme de l'affligé; c'est au jour de l'an la pièce de monnaie toute neuve, et des joujoux dans les mains de l'enfant.

Dans le rire, un frémissement plein de charmes part du centre épigastrique et se promène agréablement dans tous les organes. Soudain la circulation s'anime, le cœur bat plus vite, les yeux brillent d'un éclat tout particulier, les traits s'épanouissent, le visage se colore, la respiration s'accélère, et toutes les fonctions augmentent d'activité. La digestion s'opère facilement, l'absorption devient plus rapide, et la nutrition s'empare avec promptitude des alimens qui lui sont offerts; en un mot, la santé se retrempe, et l'on se trouve dans un état qui nous fait mieux apprécier le bonheur de l'existence.

Auprès de la comédie et du vaudeville folâtre et badin, dont la gaîté si vive vient comme un vent léger rafraîchir le corps et l'âme, nous trouvons la comédie-vaudeville, aux manières gracieuses, au langage spirituel et poli. C'est le rendez-vous de ce qu'on est convenu d'appeler la bonne société; là, figurent les mœurs du grand monde avec ses petites intrigues et son hypocrisie. Véritable miniature, la scène nous offre les plus jolis portraits et les plus piquantes caricatures. Album inépuisable, chaque page est un nouveau dessin où brillent la nature et la vérité. Cette petite galerie de tableaux vivans et animés est d'un effet délicieux. Les spectateurs sont contens, leurs visages sont épanouis. Une joie bruyante et folle ne leur chatouille pas les entrailles, mais un sourire malin se pose à chaque instant sur leurs lèvres; leurs yeux pétillent de vivacité, ils s'amusent avec esprit.

Eh bien! la migraine de la jeune demoiselle se dissipe, la maman ne songe plus à ses vapeurs, et l'homme de cabinet n'a pas senti passer les deux œufs à la coque qui pèsent tous les soirs sur son estomac, comme un morceau de plomb. Les phénomènes décrits plus haut se manifestent d'une manière plus ou moins prononcée dans tout l'organisme, et après une collation, que ne réclame pas l'habitude, un doux sommeil vient clore des paupières que plusieurs nuits peut-être n'avaient pu fermer.

Certes, voilà une action bien directe du théâtre sur l'économie animale! Aussi ne saurait-on trop justement l'apprécier, en plaçant certain genre de spectacle, au rang des agens thérapeutiques d'une puissance efficace. En effet, combien de maladies rebelles aux ressources de l'art se sont dissipées malgré l'insalubrité constitutionnelle des salles de spectacles, à la lumière des lustres, au bruit des applaudissemens et au milieu de la gaîté publique. Citerai-je, parmi une foule d'exemples, ce jeune nostalgique consumé de marasme, et dont tous les organes épuisés de faiblesse semblaient frappés de mort : un ami joyeux lui proposa, pour le distraire de ses maux, une partie à la Porte Saint-Martin; certes, ce ne serait pas le cas aujourd'hui; mais alors, Honoré, dans son triomphe, auteur et acteur, jouait Bonardin

dans la lune. Le malade, d'abord indifférent, conservait sa tristesse; son front pâle n'effaçait pas les rides jaunes qui le sillonnaient, et ses yeux languissans restaient sans étincelles; enfin un demi-sourire traverse ses lèvres, un éclair de gaîté brille sur son visage, puis il rit presque de bon cœur, et paraît revenir à la vie quand il dit : C'est vraiment drôle! Tu es sauvé! s'écria son ami; viens demain à l'Odéon, tu verras le Voyage à Dieppe; après cela, le Barbier, aux Italiens, et dans huit jours tu es guéri! Le malade s'était trop bien trouvé d'avoir accepté la première proposition pour repousser la seconde. Dès-lors, chaque jour le mieux se manifesta, et après quelques Voyages à Dieppe et dans la Lune, le malheureux fut rendu à la terre où il vit maintenant en joie et en santé.

Plusieurs praticiens ont eu recours au même moyen avec un succès semblable, et l'observation a fait remarquer que dans certaines affections de l'encéphale et les maladies nerveuses, surtout celles de la région épigastrique, son emploi donnait des résultats salutaires. Aussi, doit-on conseiller de le mettre en usage, toutes les fois qu'il s'agira de combattre une maladie, dont le siége résidera dans ces organes, ou qui reconnaîtrait pour cause les impressions produites par les passions et les sentimens qui peuvent vivement émouvoir, tels que les contrariétés, les peines, le chagrin, l'affliction, l'ennui, l'inquiétude, les tourmens, la crainte, l'effroi, l'impatience, la colère, etc.

En dépit de la nouvelle doctrine dont la voix vient de se faire entendre, on rendra encore dans ce cas hommage au vieux principe: *Contraria contrariis curantur.*

3° *Genre tragique.*

Nous voici en face du tableau terrible, où sont représentées sous toutes leurs formes et leurs couleurs, les passions nombreuses dont l'original est, hélas! dans le cœur humain.

L'innocence et le crime; le vice et la vertu, voilà le fond du tableau.

Mais autour d'eux, quels groupes variés de figures ! que de nuances et de détails! Ces traits vigoureux reproduits par un pinceau énergique, ce coloris vif et naturel, les attitudes des sujets, l'expression qui les anime, sont d'une vérité frappante, et causent une illusion complète. A cette vue, le cœur s'émeut et se trouble, il est saisi de terreur ou de pitié : alors le but du peintre est atteint.

Maintenant que l'artiste semble avoir accompli son œuvre, en faisant naître dans l'âme des spectateurs de vives émotions, remplissons notre devoir, nous médecin, et voyons quelle est sur la santé l'influence de ces émotions, et de la manière de les produire.

Qu'est-ce d'abord que l'émotion ? Pouvons-nous la définir : *un état particulier de l'âme résultant d'une excitation dans la faculté de sentir ?* Cette définition n'est peut-être pas d'une exactitude irréprochable, cependant elle nous paraît indiquer assez bien les phénomènes produits au théâtre, et nous croyons devoir l'adopter. L'émotion réside donc dans le cerveau, et les accidens qui l'accompagnent dans tout l'organisme, ne se déterminent que sous l'influence de ce dernier. Elle sera *pénible* ou *agréable* suivant l'impression dont elle dépendra, distinction qui n'est pas inutile, lorsqu'on veut examiner son action sur l'économie animale. Nous allons donc l'envisager sous ce double point de vue, en suivant la scène dramatique dans les affections qu'elle se propose d'inspirer, *la terreur* et *la pitié*, sources de toutes les émotions, de tous les sentimens.

C'est un grand et magnifique spectacle à voir, que l'homme jeté sur cette terre, avec son cœur aux mille fibres qu'agitent autant de passions diverses, dont les unes, nobles et sublimes, le grandissent et l'élèvent à une taille divine, et les autres, faibles, petites ou basses, témoignent de son néant, le rabaissent à ses propres yeux et le font rougir. C'est, dis-je, un beau spectacle à voir que l'homme secondé par les unes, luttant contre les autres, et tour à tour vainqueur ou vaincu, toujours disposé à de nouveaux combats, s'il n'a pas succombé dans sa défaite ou dans son triomphe. Voilà ce que nous montre la scène dramatique. Là, spectateurs attentifs, une puissance ex-

traordinaire s'empare de nos sens et de nos facultés, la force de volonté nous abandonne tout à coup; nous voilà devenus acteurs dans la scène qui se passe sous nos yeux, et, sans qu'il soit possible de nous en défendre, nous nous dépouillons de notre individualité pour remplir une foule de rôles différens. De là s'élèvent, soudain ou par degrés, dans notre âme, séparés ou réunis, tous les sentimens qui peuvent l'affecter. A la vue du crime orgueilleux et impuni, l'indignation nous transporte, l'amour de la vengeance nous anime, la haine rugit dans notre cœur furieuse et passionnée, l'imprécation se promène sur nos lèvres tremblantes, et nous tombons dans l'anéantissement ou le désespoir. Victimes infortunées, les malheurs dont nous sommes accablés nous arrachent des larmes de douleur, nos gémissemens demandent grâce, nous supplions le Ciel et la Terre, jusqu'à ce que l'espérance vienne relever notre courage et soutenir notre vertu. Ou bien, heureux des joies de l'innocence, un plaisir touchant nous attendrit. Bien douce, mais trop rare jouissance!

Et quand, spectateurs passifs, nous recevons simplement l'impression de la scène, ses effets sont-ils moins puissans, demeurons-nous calmes et impassibles? Non, certes; chaque corde de notre âme résonne après le choc d'une émotion, et nous obéissons à une force invincible. Aussi nos sentimens s'exaltent avec énergie, et décèlent leur excitation en réagissant sur l'organisation entière.

Est-ce l'admiration qui nous transporte quand un héros, par sa noblesse et ses hauts faits, a su captiver notre intérêt et nous attacher à son sort? Un bel orgueil pénètre notre cœur, nous participons aux actes de courage et de vertu dont nous sommes témoins, et les applaudissemens qui les accueillent, nous laissent je ne sais quoi de flatteur, qui nous remplit de satisfaction. Entendons-nous une voix sublime jurer fidélité à la patrie, haine aux tyrans, et pousser jusque sous la hache des bourreaux des cris de liberté? l'amour de la patrie et de la gloire grandit tout à coup dans notre âme, nous tressaillons de fierté, de courage et d'enthousiasme.

Si la scène pathétique et touchante nous présente de grandes in-

fortunes qui demandent des larmes, nous pleurons sur des malheurs qui frappent l'innocent aussi bien que le coupable. Nous compatissons aux peines de l'amour heureux ou malheureux. Toutes les situations si variées des passions humaines en mouvement, nous font ressentir une multitude d'impressions qu'il est impossible d'analyser, et plus encore de décrire. Mais il est des émotions qui sillonnent profondément le cœur, et celles-là on peut les saisir, car elles ont fait mal, et chez l'homme le sentiment de la douleur semble être aussi fort et durable que celui du plaisir est fugitif. Elles ont leur origine, dans ces situations épouvantables, rendues avec une énergie terrible qui fait le tragédien l'égal du poète, grand et admirable. Tantôt c'est une terreur profonde, un silence de consternation, interrompu de temps en temps par des accens douloureux, qui répondent à ceux de l'acteur; par des sanglots qui attestent le froissement du cœur; par des larmes dans lesquelles il cherche à se soulager. Spectacle étonnant! on dirait aux signes multipliés de désolation universelle, qu'une grande calamité vient de frapper toute cette foule de spectateurs. Tantôt un frisson d'horreur parcourt tout le corps, le sang glacé s'arrête dans les vaisseaux; la poitrine est pressée comme par une main de fer; la respiration, pénible, est entrecoupée; en un mot, toutes les souffrances de l'âme apparaissent dans tout l'organisme. Quelquefois, quand la vengeance en délire assouvit sa rage, un cri déchirant retentit dans l'auditoire; on se croirait percé par la lame froide d'un poignard. Effroyable illusion, aussi fatale souvent que la réalité!

Ces traits me suffisent, et j'abandonne de nombreux détails; j'ai indiqué les effets de la scène dramatique sur la faculté de sentir; j'ai parlé en général des sentimens et des émotions qu'elle produit; voyons maintenant comment ces sentimens et ces émotions réagissent sur l'économie animale. Nous les avons divisés en deux classes, en les distinguant en *pénibles* et *agréables.* Cette division nous permettra de grouper ce que nous avons à dire de l'action de chacune d'elles sur l'organisme.

Les émotions pénibles sont le résultat de l'indignation, de la co-

lère, de la fureur, du saisissement, de l'inquiétude, de la crainte, de l'effroi, de la terreur, de l'horreur, du dégoût, de la tristesse, de la peine, de la compassion, etc.; et leur action nuisible se manifeste par des symptômes particuliers que nous réunissons, puisque ces divers sentimens peuvent presque tous à la fois s'emparer de notre âme. Il n'est pas rare alors, que la tête devienne le siége d'une douleur violente accompagnée d'étourdissement et de trouble dans la vision. L'anxiété se déclare plus ou moins vive et jette dans un état de malaise accablant; la circulation se ralentit; le pouls est faible, petit, concentré, quelquefois intermittent; la respiration est entrecoupée de soupirs; une oppression insupportable suffoque le malheureux, qui croit sentir sa poitrine comme serrée dans un étau; les phénomènes de la digestion paraissent interrompus; un poids douloureux pèse sur la région épigastrique; l'estomac, embarrassé, éprouve des dégoûts; l'appétit est détruit; la nutrition s'opère avec lenteur, et la chaleur naturelle est remplacée par un froid qui anéantit. Souvent alors le visage est décoloré, les traits altérés se concentrent, et la physionomie exprime la souffrance; les membres, brisés et courbaturés comme s'ils avaient été soumis à la torture qu'a subie le cerveau, ne se meuvent qu'avec peine. Mais c'est surtout dans les fonctions de ce dernier organe que le trouble est évident; frappé vivement, le cerveau conserve long-temps les impressions qu'il a ressenties, sans pouvoir se distraire; tout travail lui devient insupportable; en vain la fatigue et l'accablement réclament du repos, le sommeil fuit les paupières, ou bien il est pénible et agité, interrompu par des rêves, des visions ou d'affreux cauchemars. A ces signes on reconnaît de suite une irritation cérébrale, dont l'intensité est proportionnée à la violence de la cause et à l'irritabilité du sujet.

Ici devraient trouver place tous les autres effets immédiats et consécutifs de la scène dramatique, mais nous devons plus bas les exposer, en examinant les moyens employés pour les produire.

Nous dirons seulement deux mots des affections agréables sollicitées par les spectacles tragiques. Elles ont leur source dans la joie, le

plaisir, le contentement, l'admiration et l'enthousiasme, sentimens délicieux et trop rarement excités au théâtre ! Une agréable agitation annonce leur présence ; les joues se colorent légèrement, l'œil brille de vivacité, la tête se porte haute, le regard est assuré sans insolence, les pensées se succèdent vives et rapides, l'agilité et la promptitude des mouvemens se font remarquer ; l'appétit, la digestion, la circulation, etc., en un mot toutes les fonctions s'exercent avec énergie, et l'homme présente les attributs du bien-être et de la santé.

Quand la scène dramatique produit ces effets salutaires, poètes et acteurs ont accompli une belle œuvre d'humanité, et nous devons applaudir aux talens qui nous procurent à la fois le plaisir et la santé. Mais où est la tragédie ainsi faite qu'elle n'inspire que des affections agréables? La terreur, l'effroi ou l'horreur ne viennent-ils pas toujours détruire l'effet du plaisir, de l'admiration ou de l'enthousiasme? Et que veut d'ailleurs le drame moderne, sinon le supplice des sens et de l'intelligence, au milieu des atrocités du crime? S'il nous fait goûter, par hasard, de douces et suaves émotions, c'est pour venir sans pitié nous y arracher, et nous livrer, tout palpitans de plaisir, à la douleur, à l'effroi ou au dégoût : comme une jeune fille doucement endormie, avec des pensées d'amour, qu'une main cruelle enlèverait effrayée de sa couche virginale, et plongerait dans un bain de glace. Changement funeste de température, que toutes les misères du corps humain peuvent reconnaître pour cause.

Cette observation, nous conduit à jeter un coup d'œil sur les moyens dont se servent les auteurs tragiques, afin d'émouvoir les spectateurs et d'obtenir leurs applaudissemens. Nous verrons qu'il doit être établi entre eux une distinction aussi importante sous le rapport de l'art que sous celui de l'effet.

La connaissance approfondie du cœur humain, qui permet au poète de saisir la passion dans ses plus légères nuances et sous toutes ses formes, de la tracer ensuite avec des traits pleins de vie et de vérité, puis de lui approprier un langage naturel et puissant, qui porte à l'âme : voilà le premier moyen. L'homme médiocre rarement

s'en empare ; au génie seul il appartient d'attendrir , d'émouvoir , de charmer , de consterner ou d'épouvanter un auditoire. C'est avec un art admirable qu'il caractérise les passions, et qu'il emploie leur ressort au travail de l'émotion , sans jamais manquer son but. Il procède avec une méthode savante , et, disposant ou non aux sentimens qu'il veut inspirer , c'est avec un bonheur étonnant qu'il fait couler des larmes de plaisir ou de douleur , qu'il glace de terreur ou d'effroi , qu'il enflamme d'enthousiasme ou d'admiration. Assurément les émotions qui résultent de la passion, ainsi rendue avec une vérité frappante , ne bornent pas leur action aux phénomènes qui se déclarent dans les facultés intellectuelles ; tous les organes , comme nous l'avons indiqué plus haut , s'impressionnent à un degré variable selon les dispositions du sujet et la puissance des causes. Mais le cerveau n'est pas subitement ébranlé par un choc violent semblable à un coup de foudre ; ses facultés sont excitées et non pas délirantes : sans doute il éprouve des modifications dans sa manière d'être, mais le calme et la réflexion en font bientôt disparaître les vestiges , et les fonctions troublées ne tardent pas à reprendre leur marche naturelle.

Le coup de théâtre, au contraire, puissance auxiliaire du génie, et dont la médiocrité abuse si souvent, produit par son instantanéité un saisissement particulier dont l'effet est toujours désagréable et souvent fatal. Le cerveau , bouleversé tout à coup par une commotion terrible , tombe anéanti ; la volonté perd son empire sur ses actions ; il refuse d'obéir par impuissance, tandis que son trouble est traduit dans l'organisation par un tressaillement électrique ou un frémissement douloureux suivi de souffrances vers l'abdomen , la région épigastrique et la poitrine. Dans ce bouleversement profond de toute l'économie, il ne faudrait pas s'étonner de voir tous les viscères altérés et dérangés dans leurs fonctions; car le cerveau , roi des organes , présidant à tous les phénomènes de la vie , ses affections doivent singulièrement les modifier, si elles ne les détruisent pas entièrement.

Le coup de théâtre est, à mon avis, l'instrument à émotion le plus

pernicieux ; et, sans l'envisager ici sous le rapport de l'art, je pourrais le qualifier de moyen meurtrier , et je dirais vrai. Bien différent, en effet , de celui que nous avons signalé en premier lieu, qui se présente en face et vient attaquer de front et corps à corps, celui-ci s'embusque en quelque sorte, surprend à l'improviste et frappe à coups précipités. Victime du guet-apens, le spectateur devient la proie du supplice qu'il plaît au dramaturge de lui faire endurer, le saisissement seul ayant suffi pour l'anéantir et paralyser toute force de résistance. Qu'arrive-t-il alors? quels dangers se présentent? ne sait-on pas que la spontanéité d'une émotion violente peut donner lieu au développement de toute espèce de maladie aiguë ou chronique, quelque fois même à la mort? Nous citerons tout à l'heure des faits plus persuasifs que les raisonnemens ; nous les puiserons à une source féconde qu'il serait temps de tarir, et où le théâtre ne devrait jamais s'alimenter : je veux parler du meurtre, de l'empoisonnement, de l'adultère, des hurlemens effroyables des passions forcenées et de toutes les épouvantables atrocités qu'une audacieuse effronterie ne rougit pas d'étaler aux yeux du public en mendiant ses bravos. Spectacle infâme et dégoûtant, qui change la scène dramatique en un lieu de débauche, un repaire, un abattoir où rien ne manque, depuis le crime le plus abject jusqu'au sang qui fume ! Oh ! c'est horrible à voir ! pas un cœur d'homme n'y résiste !

Vous allez voir votre ouvrage, hommes délirans et aveuglés, qui repoussez les clameurs générales et corrompez le peuple en habituant ses oreilles à des paroles qu'elles ne devraient jamais entendre, et ses yeux à des forfaits qu'il ne faudrait pas même supposer possibles! Vous êtes presque des assassins, le savez-vous ?... Voyez là-bas ce char funèbre! eh bien, sous le drap blanc qui le recouvre, est étendu le corps d'une jeune fille que vous avez tuée ! Vous pouvez bien la reconnaître ; elle fut transportée au foyer du théâtre, froide et inanimée. Le poignard qui sortit sanglant du sein de la femme égorgée sous ses yeux avait percé son cœur : elle est morte deux mois après d'une hypertrophie de ce viscère compliquée de péripneumonie.

Tenez, cette jeune femme, triste et flétrie, dont le regard fait pleurer, vous accuse d'avoir étouffé l'enfant qu'elle portait dans son sein! Malheureux! peut-être l'avez-vous pour toujours privée des douceurs de la maternité!

Cette autre femme, blanche et froide comme un marbre, semblerait être une statue inanimée; son regard est morne et sans vie; ses lèvres, autrefois fraîches et vermeilles comme ses joues roses, les voilà tristement blafardes et pâles. A peine l'œil attentif aperçoit-il quelques vaisseaux bleus serpenter sous sa peau transparente : c'est une chlorotique. L'imprudente! elle n'avait pas craint la vue du sang, un jour que sa nature de femme lui conseillait le calme et le repos. Horriblement bouleversée, son cœur a bondi de dégoût et d'effroi; la circulation s'est arrêtée, et en même temps s'est tarie la source de sa santé, et ses charmes se sont flétris.

Mais ce n'est pas tout, et certes il est besoin de courage pour achever. On frémit en songeant qu'il faut attribuer à l'influence du genre dramatique moderne, plusieurs de ces actes d'aliénation mentale dont le récit ajoute à tout instant une page sanglante à l'histoire du meurtre et du suicide. En voulez-vous d'autres preuves que les professions de foi des furibonds sectateurs du monstrueux! Voyez la tombe de Lebas et d'Escousse! Écoutez l'arrêt de mort du tribunal de Bologne, contre cette jeune Italienne dont le crime était une imitation de vos scènes! Jetez les yeux autour de vous, examinez avec moi, et jugez!

Qu'est cet homme dont le costume ridicule et la physionomie barbare contrastent avec notre siècle? Il semble ignorer nos mœurs et nos coutumes, être étranger parmi nous, et parler un autre langage. On croirait volontiers sa nature différente de la nôtre; il ne laisse rien apercevoir de nos habitudes, de nos goûts, de nos pensées, de nos sentimens. Tout ce qui est raison, convenance, régularité, il le méprise souverainement. Le bizarre, l'horrible, le monstrueux dans les idées, le langage et l'action, voilà ce qu'il chérit. Que signifient ces manières rudes, ce maintien orgueilleux, ce regard si mobile, tantôt

fier et hautain, ou bien soucieux, sombre, méprisant ou ironique? Pourquoi cet homme parle-t-il avec délices de la volupté d'une vengeance horrible, sourit-il aux mots de sang et de poison, et fait-il briller avec affectation *la bonne lame de son poignard italien?* Il vous dit avec le plus grand sang-froid du monde, qu'il assassinerait votre femme, si, venant à l'aimer, elle osait résister à ses désirs. Êtes-vous assez audacieux pour vous étonner de son langage et de ses principes, deux paroles sans réplique vous ferment la bouche : Vous êtes un sot! Votre esprit est trop petit pour comprendre!

A ces traits vous avez reconnu l'original; on en sait cent qui lui ressemblent. Eh bien! dites-moi franchement, ne sont-ce pas des fous? Oui, en vérité, ils sont aliénés; et combien de malheureux à Bicêtre et à Charenton ne sont pas plus fous, et sont moins dangereux qu'eux. Leur maladie se prolonge et se fortifie, parce que la cause mère ne perd pas de son intensité, et acquiert contre eux plus de puissance.

Hommes et femmes sont également susceptibles de contracter cette affection.

Elle se déclare à l'âge où les fibres cérébrales n'ont pas encore la consistance qui leur permet d'être moins sensibles à toutes les influences. On la rencontre chez les sujets de seize à vingt-cinq ans; elle est rare à trente ans, et l'âge mûr ne doit pas la redouter; elle choisit de prédilection les jeunes gens élevés dans la mollesse, qui passent leur vie à s'ennuyer et à flâner; les étudians, au sortir des classes d'humanités, les clercs d'huissiers, de notaires et d'avoués, les petits crayonneurs et barbouilleurs orgueilleusement décorés du titre d'artistes; on l'a même vue s'en prendre à des garçons tailleurs, des perruquiers et des commis en nouveautés. Mais on ne la rencontrera jamais chez le banquier, l'agent de change, l'entrepreneur de bâtimens, etc., tous gens positifs, dont le cerveau, enveloppé d'un triple airain, demeure inaltérable à l'impression du monstrueux.

Voilà certainement une affection singulièrement étrange, et qui mérite toute l'attention du médecin. On peut, je crois, lui faire

prendre rang parmi les maladies cérébrales, sans craindre de la voir repousser du tableau nosologique. Il est fâcheux de n'avoir pas le loisir d'examiner ce sujet plus à fond, et de s'occuper du traitement; mais vous, si vous me lisez, infortunés malades, croyez-moi, allez à Vanvres!

Après ces funestes effets, si justement attribués au genre dramatique monstrueux, on ne sera pas surpris de voir la multitude de maladies qui résultent de toutes les émotions fortes et pénibles de la scène tragique. Ainsi, c'est à ces causes qu'il faut attribuer, chez le plus grand nombre des malades, les spasmes, les palpitations, les anévrysmes, l'anorexie, la gastralgie, l'hypochondrie, la mélancolie et le penchant au suicide. Les femmes, par leur nature et la prédominance du système nerveux, sont plus souvent affectées et avec plus d'intensité que l'homme; elles éprouvent en outre des accidens particuliers, tels que l'aménorrhée, l'hystérie, l'avortement.

Le système nerveux n'est pas seul altéré, il porte son action sur tous les organes, et on a vu survenir subitement, à la suite d'une forte émotion, des hémorrhagies, des inflammations de la poitrine et du tube digestif. Mon frère, jeune homme vigoureux de vingt-un ans, d'une taille colossale et d'une bonne constitution, a éprouvé à la Porte-Saint-Martin, à la fin du dernier acte de Périnet Leclerc, un accès de fièvre très-violent, qui lui dura une partie de la nuit.

Il n'est pas un médecin dans Paris qu'on n'ait maintes fois privé de sommeil, en réclamant ses secours contre des palpitations survenues aux Français, à la Porte-Saint-Martin, à l'Ambigu, et même à la Gaîté.

Qui n'a pas été appelé à rétablir des digestions troublées à la vue du sang qui ruisselle pour le grand plaisir des spectateurs, et au bruit sinistre du râle des mourans. Là c'est une jeune femme saisie de convulsions; ses membres se tordent douloureusement; elle se roule à terre en poussant des cris qui déchirent. Ailleurs c'est l'insomnie qu'il faut combattre, ou des cauchemars terribles, qui réveillent en sursaut et glacent d'épouvante. Le pouls se concentre,

la poitrine est oppressée, et une sueur froide coule le long des membres. Enfin, depuis le simple spasme, jusqu'aux attaques d'épilepsie, il n'est peut-être pas une seule affection contre laquelle on ne vienne, au sortir du théâtre tragique, réclamer les soins du médecin. Nous ne serions pas éloigné d'affirmer que la Porte-Saint-Martin occasione une plus grande consommation d'éther, d'eau de Cologne, de fleurs d'orange, d'essences de toute sorte, et de bains simples ou aromatiques, que le choléra-morbus dans les parties du monde qu'il ravagea.

Si le public ignore tout cela, c'est faute de réflexion ; car il n'est pas une personne jouissant de sa raison, qui n'accuse les spectacles du genre horripilant, de ses maux d'estomac et de l'oppression qui l'étouffe.

Il nous resterait encore beaucoup de choses à dire, mais une dissertation inaugurale ne comporterait pas l'étendue exigée par les développemens qu'il nous faudrait fournir. Si quelqu'un, plus habile, n'exploite pas mon sujet, j'espère plus tard le traiter d'une manière moins générale, et remplir les vides nombreux qui rendent ce travail très-imparfait.

Nous avons cru devoir passer sous silence l'insalubrité des salles de spectacle; on a dit et prouvé depuis long-temps que leur atmosphère était plus délétère que celle d'un amphithéâtre d'anatomie.

D'ailleurs, mon intention était seulement d'envisager l'influence de l'action théâtrale sur la santé publique, et je crois avoir atteint le but proposé, tout en laissant encore beaucoup à faire pour vider entièrement la question. Ainsi, il reste à s'occuper de recherches fort curieuses sur les maladies sans nombre dont la source est au théâtre. Il serait très-intéressant de faire connaître dans quelles proportions elles se déterminent, suivant l'âge, le sexe, la constitution et les professions, etc., des individus. On établirait aussi un tableau comparatif des maladies nerveuses, et de celles qui sont purement inflammatoires quoique nées de la même cause.

Mais pour cela il faudrait réunir à un long exercice de la méde-

cine dans la capitale une nombreuse clientelle et des relations multipliées avec les praticiens les plus répandus dans la société.

Tous ces avantages nous manquent; et serons-nous assez heureux pour les posséder un jour? L'espérance nous anime; et c'est avec un regard de confiance que nous embrassons la grande carrière qui s'ouvre devant nous. Quand de tels maîtres nous y précèdent et nous tendent généreusement la main, on peut se fatiguer à suivre; on se console de ne les atteindre jamais.

PROPOSITIONS.

I.

Il n'existe pas d'effet sans cause. Tout trouble dans les fonctions d'un organe doit être attribué à une modification dans cet organe. Or, reconnaître le trouble et nier l'altération de l'organe, c'est vouloir le jour sans la lumière. Absurdité!

II.

Le cerveau est le roi des organes. Tout trouble dans ses fonctions est accompagné de dérangemens plus ou moins grands dans les fonctions des autres viscères.

III.

Les affections morales pénibles ou agréables peuvent, par leur continuité ou leur violence, déterminer une foule de maladies.

IV.

Tout phénomène intellectuel, actif ou passif, est le résultat d'une modification de l'encéphale.

V.

Les affections morales sont au système nerveux ce que la saignée est au sang ; elles épuisent sa force.

FIN.